

Mitterrand, l'intégrale
À l'occasion du centenaire de sa naissance, Les Belles Lettres vont entamer l'édition critique de l'œuvre polémique et littéraire de François Mitterrand (disparu en 1996), discours parlementaires inclus. Au total, huit volumes sont annoncés, sous la coordination de Georges Saunier,



réuniront des ouvrages publiés entre 1945 et 1971, l'année du congrès d'Épinay. Parmi eux, *Les Prisonniers devant la politique*, *Présence française et abandon*, *La Chine au défi*, sans oublier son pamphlet, *Le Coup d'État permanent*, publié en 1964.

thème du prochain roman de l'écrivain et journaliste Michka Assayas. Selon son éditeur, il s'agit d'un « roman générationnel, centré sur l'histoire du rock, qui évoque avec finesse les questions de la transmission et de l'héritage dans un monde en pleine mutation ». Un autre monde paraîtra chez Rivages, le 6 janvier.

Le bonheur pour quoi faire ?

TOM BARBASH Treize histoires de New-Yorkais qui ne manquent de rien mais se sentent déconnectés de tout.

BRUNO CORTY
bcorty@lefigaro.fr

TOM BARBASH est un original. Alors que la plupart des auteurs américains commencent leur carrière avec un recueil de nouvelles (parues au départ dans des magazines ou des revues), il a d'abord publié un roman, *The Last Good Chance*, en 2002, puis un récit sur le 11 Septembre, *On Top of the World*, un an plus tard. Enfin, en 2013, est arrivé *Stay Up with Me*, recueil de nouvelles aujourd'hui traduites en français sous le titre *Les Lumières de Central Park*.

Aux États-Unis, on compare souvent le travail de Tom Barbash à celui de deux maîtres de la nouvelle : John Cheever et Raymond Carver. Le premier écrivait sur des gens argentés mais déprimés, le second sur des désargentés déboussolés. Après eux, Barbash donne à entendre une voix américaine, somme d'individus au bord de la rupture, de la violence et atteints d'une belle mélancolie.

Les personnages de Barbash sont plus proches socialement de ceux de Cheever que de ceux de Carver. Comme le résume parfaitement

David Vann, Barbash écrit sur « des êtres à qui il ne manque rien mais qui s'égarent néanmoins ». Issus de la classe moyenne-supérieure américaine, pour la plupart new-yorkais, ils traînent un spleen qui menace à tout moment de les envoyer dans le décor. D'où, sans doute, le nombre incroyable d'accidents qui ponctuent ces nouvelles. Accidents de voiture, principalement, mais aussi de ski, de vélo. Quand on ne meurt pas, on se fait mal, au propre comme au figuré. Les couples explosent et les enfants paient les pots cassés. Classique. Et pas spécifiquement américain.

Un Fangio dans la neige

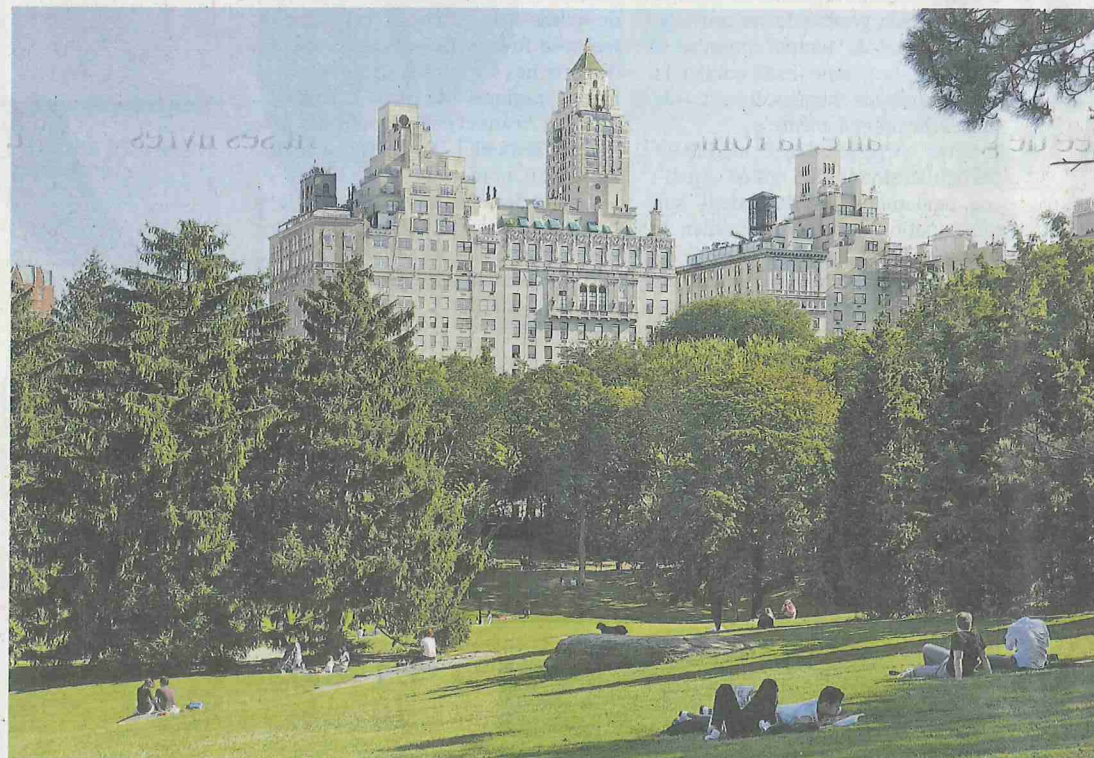
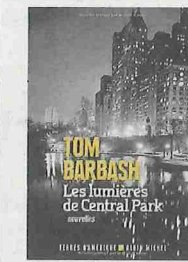
Barbash a le chic pour mettre en scène des hommes et des femmes à deux doigts du ridicule. Dans « Janvier », le tout nouveau beau-père de Dexter est une buse qui manque de tuer le gamin et sa mère en jouant les Fangio dans la neige. Dans « La rupture », une mère célibataire, énamourée de son jeune adulte de fils, le harcèle et joue les dragons lorsqu'elle découvre ce dernier dans les bras d'une serveuse pulpeuse, plus âgée que lui. « La mère l'imaginait dévorant son enfant, l'engloutissant avant qu'il ait

l'occasion de voir le monde et de devenir la personne qu'elle le savait capable d'être. »

Ailleurs, les êtres, hommes ou femmes, vivent leurs vies comme des somnambules, des rêveurs. Dans « Paris », un journaliste débutant qui a eu le malheur d'écrire un article un peu rude sur les habitants d'une petite ville manque de se faire lyncher. Il s'en sort mais avec « l'impression de flotter hors de son corps », et se sent « déconnecté de tout ». Dans « Spectateur », le trentenaire qui tente de gérer sa relation avec une étudiante ne sait plus où il en est. Il prend sa voiture et fonce dans la nuit. « J'éteins mes phares, j'accélère et je me dis : voilà ce que l'on ressent quand on est perdu. »

Ces êtres curieux qu'on devrait détester pour leur manque de courage ou de générosité, leur incapacité à communiquer, leurs désirs égoïstes, nous touchent malgré tout. C'est la force de Tom Barbash : nous amener, comme lui, à aimer nos prochains, tout imparfaits qu'ils soient. Comme les ballons géants de Thanksgiving au-dessus de Central Park, le livre refermé, on se sent légers d'avoir cheminé un temps avec eux. ■

LES LUMIÈRES DE CENTRAL PARK
De Tom Barbash, traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Fournier, Albin Michel, 258 p., 22,90 €.



Issus de la classe moyenne-supérieure américaine, pour la plupart new-yorkais, les personnages de Tom Barbash traînent un spleen qui menace à tout moment de les envoyer dans le décor.

GUIZIOU FRANCK / HEMIS.FR

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par **Éric Neuhoff** eneuhoff@lefigaro.fr



Un Amis peut en cacher un autre

C'EST du propre. Kingsley Amis fumait. Kingsley Amis buvait. Il était réactionnaire. En plus, c'était le père de Martin Amis. Cela faisait beaucoup pour un seul homme. Même mort, il continue à donner des coups de pied dans la fourmilière. On vient de traduire ses chroniques sur

l'alcool. Visible-ment, il s'y connaît. Aucun domaine ne lui est étranger. Voilà quel'un qui a étudié son sujet à fond. Cela change des dilettantes. Il vaut toujours mieux s'adresser à des professionnels. On entre dans ce livre comme on pousse la porte d'un club privé. Le barman ne lâche pas son stylo. Il a un tas d'histoires à raconter. En la matière, il prône la subjectivité. En littérature, c'est la même chose. Amis dit « je », affiche ses goûts et ses dégoûts. Il teste les cocktails, fournit leur recette. Gros faible pour la bière, qui va avec tout. Règle n°1 : ne pas se fier aux sommeliers (« Vous n'accepteriez pas que votre tailleur vous dise qu'un pantalon qui vous arrive tout juste au-dessous du genou vous va à la perfection »). Toujours emporter un flacon d'angostura dans sa valise. Voici ses remèdes contre les lendemains difficiles (la douche froide est déconseillée) : en gros, recommander. Selon lui, *La Métamorphose* est un roman sur une terrible gueule de bois. Pour se remettre, il convient de lire certains poètes (la fin de Para-

dis perdu), d'éviter d'écouter Mozart (préférer Tchaïkovski). Une feinte modestie lui sert d'armure. « Le scotch est un vaste sujet. Je ne saurais le traiter de manière exhaustive en une seule chronique. Ce serait comme demander à un critique de théâtre de résumer ses pensées sur Shakespeare en deux demi-colonnes de journal. » Quel délicieux ronchon. Dans

les pubs, il y a trop de bruit. Il déteste Woody Allen et le Coca-Cola. Il évoque sa période d'abstinence. Pour lui, cela équivalait à parler « en réalité du retour à la boisson, synonyme de retour au genre humain ». Cette encyclopédie amusante est à déguster par brèves gorgées. Tous ces verres finissent par former une autobiographie détournée, le portrait d'un spécimen en voie de disparition. Il fut un temps où les écrivains ne se privaient pas de vider des bouteilles, d'enfreindre tous les règlements, de colorer le quotidien à grand renfort de gin ou de bourgogne. À la fin, il y a un quiz. Il est tor-

Le scotch est un vaste sujet. Je ne saurais le traiter de manière exhaustive en une seule chronique

KINGSLEY AMIS

de la cuvée Amis, on déchiffre cette appellation contrôlée de Chesterton : « Aucun animal n'a jamais rien inventé de pire que l'ivresse, ni de meilleur que l'alcool. » ■

NOTRE VERRE QUOTIDIEN

De Kingsley Amis, traduit de l'anglais par Elisa Rodríguez, Les Équateurs, 316 p., 23 €.